

## DÉVIANCE ET MARGINALITÉ

MARIE-ANDRÉE BERTRAND

*Université de Montréal*

*Introduction — ma perception de votre groupe:*

C'est un honneur que d'être invitée à présenter la conférence de clôture à votre congrès annuel. Vous constituez un groupe important dont l'influence morale et intellectuelle touche des secteurs-clés de la société canadienne: des étudiants, des couples, des travailleurs entre deux emplois. A travers vous, les grandes institutions qui fondent les sociétés modernes sont touchées: l'école, le couple et la famille, le travail.

Mais c'est un honneur redoutable. Car non seulement intervenez-vous, souvent de façon décisive, à des moments stratégiques dans la vie de milliers de personnes, mais on vous a appris à aider vos clients à regarder en eux-mêmes pour y découvrir la source de leurs hésitations, de leurs difficultés à faire des choix, à établir des relations harmonieuses, à s'engager dans une activité productive. Aussi est-on en droit de croire que vous êtes vous-mêmes fort attentifs à vos propres motivations. La perceptivité, la clairvoyance, la méthode d'analyse que vous développez dans vos rapports professionnels ne peuvent pas ne pas s'appliquer à votre propre monde intérieur.

Mais s'ajoutant à votre habileté professionnelle à l'analyse psychologique et à la perception des motivations, ce qui rend votre groupe redoutable, me semble-t-il, c'est sa grande diversité. Je ne parlerai pas des différences d'âge, de langue et d'origine ethnique, qui ont l'avantage d'être si évidentes qu'on peut sans doute les reconnaître rapidement et les intégrer. Mais les différences quant à l'origine géographique, le passé éducationnel, le milieu plus ou moins développé et urbanisé où s'exerce votre profession, vos propres tendances conformisantes ou contre-culturelles constituent, sur cette toile de fond que tissent les différences d'âge, l'origine ethnique et linguistique, une sur-détermination des attitudes et des comportements, voire des valeurs fondamentales.

Si la richesse et la diversité de votre groupe constituent pour moi une difficulté c'est que, bien sûr, comme tout conférencier, il me faut m'efforcer à l'intérieur d'un temps limité de communiquer quelques réflexions, quelques conclusions de recherche, à un auditoire composite. Le temps ne permettant pas de pousser l'analyse dialectique bien loin, les simplifications heurteront tantôt l'un, tantôt l'autre groupe dans cet auditoire. Mais ce qui rend ma tâche encore plus difficile, dans le contexte de pluralisme et de diversité qui existe ici, c'est le sujet même que l'on m'a proposé d'aborder: *déviante et marginalité*.

En effet, étant posée la variété des tendances dont je prétends qu'elles existent dans ce groupe, il serait étonnant que ce qui est "déviante" et "marginal" pour les uns le soit pour les autres.

*Votre groupe, un microcosme de la société canadienne?*

Mais la société canadienne elle-même n'est-elle pas à l'image de vos différences? Ou n'en êtes-vous pas, en quelque sorte, un microcosme? Y a-t-il d'ailleurs, au sens sociologique, une réalité qui s'appelle la société canadienne? Quelles similitudes dans l'ensemble de leurs orientations psychosociales et culturelles, trouve-t-on entre les habitants de Toronto de deuxième génération et ceux qui, de père en fils, ont habité un village des Iles de la Madeleine? Entre les citoyens de Vancouver et ceux de Saint-Jean Terre-Neuve?

Ne serait-il pas opportun d'utiliser le concept de "développement inégal" (uneven development) pour rendre compte de l'état de l'évolution sociale et économique des régions urbaines versus les régions périphériques? Le centre, versus le littoral? D'autre part, ce vaste territoire et les 25,000,000 d'habitants qui l'habitent ont-ils des habitudes de vie, des manies de consommation, des aspirations qui font d'eux des citoyens différenciables des Américains, des Européens, des Scandinaves, des Britanniques, par exemple, pour nous en tenir aux sociétés industrielles avancées?

Quand vous participez vous-mêmes, comme groupes, à des congrès internationaux, êtes-vous plus frappés par ce qui vous rapproche de vos collègues que par ce qui vous en sépare?

Et d'ailleurs, notre entité sociale et nationale, si c'en est une, n'est-elle pas en changement accéléré?

*Changements sociaux et changements de valeurs dans la société canadienne*

Nombreux sont les auteurs qui ont analysé depuis les années 1960 les changements par lesquels la société canadienne a passé. L'éclatement de la société de type "communauté" suite à l'urbanisation et l'industrialisation, a fait l'objet d'un grand nombre d'études et surtout d'affirmations.

A mon avis, la vérité n'est pas simple. Une fois passé le coup de vent de l'exode vers les villes, on constate que dans les grands ensembles démographiques se recréent (ou perdurent) des villages et des ghettos. Une fois secouées la famille nucléaire et l'école "communale", l'aspiration à retrouver des foyers de vie affective et des

communautés d'apprentissage intellectuel se manifeste bien souvent.

### *Pluralisme / tolérance*

Dans leur analyse des changements sociaux qu'ont amenés l'après-guerre et les périodes d'urbanisation et d'industrialisation, et dans leur portrait de la société post-industrielle (plus axée que la précédente sur la consommation, la diffusion du savoir, les loisirs, par opposition au travail), les sociologues incluent, en général, un certain éclatement de l'homogénéité morale des sociétés, un certain pluralisme des valeurs, qui nous intéresse ici de façon spécifique.

La coexistence de schèmes moraux fort différents, dans votre association, par exemple, dans la société canadienne et dans les sociétés avancées en général paraît indéniable. Nous y avons fait allusion plus tôt, et nous avons posé l'hypothèse que votre groupe reflète d'une certaine façon, les aspirations diverses et les attitudes de la société canadienne.

Ce pluralisme, cependant — et on ne l'a peut-être pas assez noté dans les analyses sociologiques — n'est pas synonyme de tolérance. En d'autres termes: affirmer la coexistence, dans le même pays, voire dans la même ville, de hippies communards et contre-culturels avec celle de groupes fermement axés sur le succès économique et/ou éducationnel, ce n'est pas postuler que les uns font preuve à l'endroit des autres de tolérance. La coexistence à peu près pacifique peut s'accompagner de beaucoup d'intolérance.

Certes, le pluralisme dont est marquée la majorité des groupes sociaux, culturels ou religieux dans notre pays fait reculer, si l'on peut dire, les frontières de la déviance et de la marginalité. Dans la société canadienne, telle qu'on la connaît maintenant, on assiste à la coexistence de situations apparemment antinomiques. Ainsi, on valorise encore le mariage, mais plus rares qu'auparavant sont les parents et les éducateurs qui sanctionnent très négativement la vie commune avant le mariage, plus rares aussi sont les citoyens qui rompent leurs relations avec un ami parce que sa situation maritale est "irrégulière". Ainsi encore, on vante une certaine sécurité d'emploi, un projet de carrière mais on a aussi une secrète admiration pour les audacieux qui s'éloignent des sentiers ordinaires, quittent la carrière académique ou de fonctionnaire pour s'engager en affaires ou en politique, manifestant une grande capacité de se mouvoir, au plan géographique et occupationnel.

Ces contradictions, et des dizaines d'autres que nous relèverons au passage, n'impliquent cependant pas l'existence d'un état de tolérance généralisé.

J'essaierai de démontrer que, d'une part, les

groupes d'intérêt et de pouvoir, dans ce pays comme dans beaucoup d'autres, sont répressifs, punitifs et coercitifs à l'endroit de la majorité des marginaux et des déviants qui menacent leur "ordre social", et que d'autre part, les professionnels des sciences, humaines, psychologues, orienteurs, sociologues, criminologues, éducateurs, participent d'une éthique de classe moyenne aux confins relativement étroits, rigides; une morale qui exalte le travail, mais non le plaisir, la sédentarité plutôt que le nomadisme, la monogamie plutôt que la liberté des choix et la possibilité de refaire des choix, la productivité plutôt que la contemplation, pour ne citer que quelques-unes des oppositions dont nous prêtons qu'elles sont typiques d'une certaine gauche et d'une certaine droite.

### *La marginalité*

Dans la littérature scientifique en sciences sociales, c'est à Stonequist que l'on doit la première étude sérieuse du marginal ("The Marginal Man"). C'est l'immigrant qui tentait de se faire admettre dans le groupe dominant que Stonequist désignait du nom de marginal, l'immigrant qui s'efforçait de copier les habitudes de vie du groupe dominant auquel il aspirait d'être intégré, mais qui, de temps à autre, manifestait aussi son appartenance fondamentale à une autre culture par des comportements propres à un groupe ethnique étranger à la culture dominante.

A première vue, on croirait que le marginal contemporain, comme le langage courant le désire, n'a rien à voir avec cet "exclu", ou "non encore intégré" de Stonequist. Le marginal contemporain, serions-nous portés à dire, *s'exclut lui-même*, du groupe dominant. L'immigrant de Stonequist, ce serait celui qui *n'est pas encore reçu, est tenu en marge du groupe dominant*.

Ainsi, parlant d'un invité qui se présente sans veston et avec un vêtement troué à une réception sociale où chacun s'est efforcé de faire preuve de plus d'élégance qu'à l'accoutumé, l'un dira: "quel original" ou même: "il le fait exprès de se singulariser" ou encore: "il se marginalise lui-même". Ce que ces propos reflètent, c'est que de l'avis de membres authentiques du groupe dominant, cet invité s'est comporté comme un étranger, a marqué sa distance par rapport aux valeurs et aux modes prévalentes. Loin de lui supposer, comme à l'immigrant de Stonequist, une volonté dynamique de se faire admettre dans le groupe dominant, on lui impute le désir de s'en écarter, de s'en distinguer. Au marginal de Stonequist, on reproche implicitement d'avoir l'air d'un "étranger" malgré (ou à cause de?) ses efforts d'assimilation, d'être naïf, de faire preuve de mauvais goût et de servitude dans sa volonté d'être admis. Ce sont là, à peu de choses près, les reproches que l'on adressait souvent au parvenu

("social climber"), trop fraîchement arrivé dans une strate socio-économique plus élevée que celle de sa famille d'origine.

Du marginal contemporain, on prétend qu'il s'exclut lui-même, volontairement, du groupe dominant dont il a jugé les valeurs différentes des siennes et — pourquoi ne pas le dire explicitement — indignes de ses aspirations. En d'autres termes, nous croyons que notre marginal contemporain se marginalise. Mais a-t-on assez réfléchi au fait que l'exclusion du groupe dominant ne peut pas être un phénomène unilatéral? Qu'elle doit être consacrée par ceux qui ont le pouvoir d'admettre ou de rejeter?

### La déviance

Que dire de la déviance? Est-ce vraiment autre chose que la marginalité?

Au cours de votre formation professionnelle, vous avez été amenés par vos professeurs à considérer d'abord la déviance comme une mesure statistique: un écart à la normale.

Par rapport à une norme, à une tendance centrale, c'est-à-dire du regroupement d'une population autour d'un comportement typique, une norme mesurée soit par la moyenne arithmétique, soit par la médiane, soit par le mode, — certains sujets s'éloignent comme s'ils refusaient d'entrer sous la cloche qui devait recouvrir l'ensemble de la population. Ils s'écartent d'une ou de deux foulées. Passée cette borne critique (de 2 foulées à droite ou à gauche), on en trouve un nombre insignifiant, une "frange", et leurs comportements eccentricques (au sens étymologique) n'affectent guère le groupe modal sinon pour renforcer sa bonne conscience.

### Les "saints" et les "pêcheurs" de Wilkins

Il est intéressant de noter ici que le mathématicien Leslie Wilkins, dans *Social Deviance*, recourt aux concepts de "sainteté" et de "péché" pour désigner ces exceptionnels qui se situent d'une part à l'extrême droite (c'est Wilkins lui-même qui recourt à la polarité droite-gauche) de la distribution d'une population mesurée par rapport à son observance des règles morales et pénales, d'autre part à l'extrême gauche. Pour Wilkins, les saints ne sont pas moins déviants que les pêcheurs et, bien sûr, les deux types de "déviations" contribuent au maintien et au renforcement d'un certain ordre social.

Étymologiquement et mathématiquement, les déviants sont donc ceux qui s'écartent de la tendance comportementale centrale, "modale".

Mais le langage courant a tiré sur cette notion équitable pour la faire verser dans un seul sens: on n'applique guère le qualificatif de "déviant" à celui qui dévie "à droite". Certes, les intégristes, les puritains se font parfois rappeler qu'il y a des

limites à se tenir à droite. En certains milieux, on les ridiculise (ce qui est une forme de sanction). En d'autres, on les fuit. Mais on ne les emprisonne pas. On ne leur fait pas même payer l'amende. Souvent, l'opinion publique les louange. Seules les églises sont parfois amenées à sévir dans le cas des intégristes. Et encore!

Quant aux déviants situés à gauche de la tendance centrale, on les vilipende, on les rappelle à l'ordre, on les châtie justement et injustement, on les emprisonne, on leur enlève leurs enfants à qui ils donnent "le mauvais exemple". Ce sont les pêcheurs.

### Le paradigme de Merton

L'on peut sans doute parler de déviance et de marginalité sans rappeler brièvement le paradigme de R. Merton qui jette une lumière intéressante sur les diverses manifestations de déviation. Merton nous rappelle en effet que celui qui s'éloigne de la tendance centrale est tantôt perçu comme déviant parce qu'il recourt à des *moyens* considérés comme illégitimes — ou bien parce qu'il s'écarte des buts, des objectifs que semble s'être donnés un groupe social défini.

Il distingue donc 5 modes de comportement en regard des buts et moyens proposés ou imposés par une société donnée:

1. celui du conformiste qui accepte et les moyens et les buts d'une société donnée et s'y adapte;
2. celui du ritualiste, qui épouse scrupuleusement les moyens sans adhérer aux buts;
3. celui du rebelle qui partage occasionnellement les buts que se donne la majorité et parfois les rejette. D'autre part, parfois aussi, il ne sait pas ou ne peut pas ou ne veut pas prendre les moyens dits légitimes pour atteindre ces buts mais à l'occasion encore, il se soumet aux règles générales de comportements;
4. celui de l'innovateur, qui se garde une marge de liberté dans les moyens mais accepte les objectifs sociaux;

Typologie des modes d'adaptation individuelle selon R.K. Merton \*

	Moyens	Buts
Conformiste	+	+
Ritualiste	+	-
Rebelle	±	±
Innovateur	-	+
Retraitiste	-	-

\* Robert K. Merton, *Social Theory and Social Structure*, Glencoe, The Free Press, 1958, ch. 4.

5. celui du retraitiste qui se tient en marge et des buts et des moyens communément admis par une groupe social.

*Comportements "majoritaires", valeurs "dominantes" et adaptation*

A en croire Merton, c'est en référence au comportement majoritaire que se définit le comportement de conformité. C'est aussi en référence à la majorité que se définit l'adaptation. Y aurait-il donc une vertu intrinsèque dans la majorité? Il est difficile de comprendre pourquoi ce que fait la majorité des citoyens est, en soi, meilleur, plus humain, plus moral que la conduite de quelque groupe minoritaire. Il faut donc maintenant nous employer à la critique de la notion de "majoritaire", comme représentant la "norme".

Ce fut, à mon avis, l'une des illusions de la démocratie, de nous entraîner à croire que nos conduites, normes et valeurs étaient le fruit des choix de la majorité, i.e. issues de la compréhension que notre groupe social développait à propos des situations humaines. Cet utopisme nous a trop longtemps empêché de voir qu'une bien petite minorité nous imposait ses dicta, ses façons de faire et de voir. Cette minorité est faite de deux factions, la première, bien plus puissante que la seconde. La seconde elle-même, déjà, joue le jeu de la première, plus ou moins volontairement. Cette seconde faction, elle est faite des hommes au pouvoir, des politiciens, de ceux qui nous donnent des lois, des règlements, des commissions de contrôle des prix. C'est déjà une lourde confusion que de croire que nos élus nous représentent. Certes, ils ont pour mandat de représenter les Canadiens qui les portent au pouvoir mais il n'y a aucune commune mesure entre le niveau éducationnel et la strate sociale et économique à laquelle appartiennent nos députés et ceux du Canadien moyen.

Ces hommes au pouvoir sont cependant eux-mêmes manipulés, pressés, empêchés dans leurs élans, contraints dans leurs décisions par des machines économiques puissantes, transnationales, qui envahissent TOUS les domaines de la vie humaine. La mode vestimentaire, les coutumes alimentaires, le monde du spectacle cinématographique, l'industrie touristique, pétrolière, de la construction, échappent largement ou complètement aux volontés de nos dirigeants politiques comme il m'a été donné de le voir de près dans l'exercice de mes fonctions à la Commission d'enquête sur l'usage des drogues à des fins non médicales. Le lobby de l'alcool et du tabac ainsi que les énormes intérêts des compagnies pharmaceutiques ont agi comme des freins puissants pour empêcher toute décriminalisation de facto — a fortiori toute légalisation — des drogues douces que les jeunes

s'entêtaient à vouloir consommer. Et, comme chacun sait, l'alcool a gagné: la drogue la plus consommée, de loin, par les Canadiens de 14 à 25 ans, c'est l'alcool.

Les valeurs dominantes ne sont pas celles que la majorité se donne dans les sociétés occidentales. Ce qui domine nos vies, ce qui envahit nos foyers, nos écoles, c'est ce qui satisfait les intérêts des grands producteurs de toutes sortes pour qui nous devons être et demeurer des *consommateurs*. Les sociologues ont bien noté que les sociétés post-industrielles étaient des sociétés de consommation (plus que de production), des sociétés où les loisirs commençaient à prendre autant de place que le travail (ce qui entraîne d'autres formes de consommation), des sociétés où la connaissance est distribuée à la majorité (ce qui entraîne encore d'autres types de consommation — revues, livres, spectacles, télévisions, disques, multiplication des formes d'enseignement).

Il arrive que ces instances au pouvoir — les multinationales, certains grands syndicats bureaucratés, quelques partis politiques captifs de ces deux premières — nous inondent de biens de consommation qui créent, littéralement, des styles de vie. Il arrive aussi que ces styles de vie (habitudes consommatoires entraînant par exemple l'infinie production de déchets), à la longue, choquent certains d'entre nous au point où surgit une vague de conscientisation écologique plus ou moins bien centrée, d'ailleurs, et plus ou moins bien informée — car il faut bien admettre que rares sont ceux qui ont vraiment intérêt à ce que nous *consommions moins*. Il se trouve donc beaucoup d'instances désireuses d'empêcher une accession trop rapide de la majorité des citoyens à la conscience claire des désastres auxquels l'entraînent ses habitudes de surconsommation et de pollution, par exemple. Car les prises de conscience très rapides et très générales, s'il s'en trouvait, seraient difficilement accessibles aux récupérations.

Mais n'ai-je pas dévié de mon propos qui était de démontrer l'absence de coïncidence entre "comportement majoritaire" et "valeurs dominantes"?

J'ai prétendu plus tôt que nous avons cédé à l'illusion de la démocratie en croyant que nos valeurs étaient le fruit des choix relativement libres de notre ou de nos groupes sociaux, et que ces valeurs étaient parachutées du dehors avec la complicité de nos dirigeants politiques, eux-mêmes captifs des mêmes intérêts. J'ajouterai que ces "valeurs" ont rarement quelque chose à voir avec notre culture nationale et nos origines et aspirations.

*Les comportements adaptés*

Cette conjoncture socio-économique est celle à laquelle nous avons promis d'aider nos clients à

s'adapter. En effet, les habitudes de consommation, les modes de travail, de loisir qui nous ont été imposés de l'extérieur au nom d'intérêts bien étrangers à notre réalisation humaine sont devenus prévalents: en un mot, ils sont le fait d'une majorité. Ne pas consommer surabondamment des biens alimentaires, vestimentaires, ne pas posséder une maison de surplus, ne pas gaspiller l'essence, ne pas voyager au bout du monde sont devenus synonymes d'insuccès professionnels, de médiocrité intellectuelle, de manque d'équilibre humain, en somme de vie mal réussie. Aussi, ne peut-on encourager des étudiants qui veulent s'engager sur des voies rares, difficiles, peu récompensées sur le plan économique, sans leur décrire la mauvaise image d'eux-mêmes que le milieu s'obstinera à leur retourner. Au mieux, une image d'eccentriques, de marginaux. Au pire, une image de ratés.

Mais nous-mêmes demeurons à bord de ce bateau dont nous ne maîtrisons pas la course insensée, donnant ainsi à croire que nous en connaissons et approuvons le voyage . . . En tout cas, nous nous y adaptons.

Autour de nous, des milliers, des centaines de milliers de Canadiens et de Nord-Américains protestent à leur façon contre les normes ou l'absence de normes sociales. Que pensons-nous d'eux?

Voyons un peu les diverses familles de "déviant" et de "marginaux".

1. Il y a d'abord les plus spectaculaires, ceux qui se regroupent autour de la *violence*, les "rebelle" de Merton. Ce sont:

- a) les membres du crime organisé qui volent avec violence, qui tuent pour de l'argent, pour garder le contrôle de certains commerces généralement illicites;
- b) les criminels politiques, les assassins politiques, dont les desseins sont différents de ceux de la majorité d'entre nous puisqu'ils veulent renverser l'ordre social existant.

L'on dit de tous ceux-là qu'ils sont des criminels parce qu'ils tuent et s'approprient des biens. Mais alors pourquoi ne pas inculper les chefs politiques qui déclenchent les guerres, débordent leurs frontières, pillent les pays voisins, exploitent les travailleurs étrangers? Pourquoi ne pas incarcérer les entrepreneurs qui spéculent sur leurs profits au point d'entraîner la mort de centaines de milliers de travailleurs?

2. Il y a ceux qui refusent les normes sexuelles et dont la vie se déroule à la recherche d'un partenaire du même sexe, ou ceux qui croient ne pouvoir se réaliser que dans des relations de pédophilie, d'exhibitionnisme. Il y a les incestueux qui désirent leurs propres enfants. Il y a ceux qui doivent changer de sexe pour être heureux.

3. Il y a les militants extrémistes, les combat-

tants qui semblent avoir perdu la raison: les maoïstes, les trostkyistes, les FLQistes, les révolutionnaires de tout genre. Il y a certaines féministes dont le comportement les exclut des groupes dits normaux. Il y a les militants qui ont épousé la cause des groupes minoritaires: des Noirs, des Indiens . . .

4. Il y a les *obsédés* — de la drogue, de l'alcool, de l'argent, du pari, du jeu — les pharmacodépendants, toxicomanes, alcooliques.

5. Parmi les *retraitistes* dont parle Merton, on trouve les communards, les "écologistes", les nomades, certains écrivains, certains "ruralistes", des anarchistes paisibles. On trouve aussi dans cette catégorie les chômeurs volontaires, les parasites sociaux.

6. Il y a aussi les *ritualistes* dont parle Merton, les extrême-droitistes, tels les intégristes, les Klu Klux Klan, les adeptes de religions ésotériques, de rites bouddhistes, les membres de sectes étranges comme les moonistes . . .

7. Il y a les *innovateurs*, les originaux, ceux qui par exemple fondent et soutiennent des écoles à aire ouverte, des couples qui vivent en commune avec leurs enfants, des gens qui organisent des coopératives de travail d'où l'idée de profit est bannie (certaines librairies féministes, certains ateliers d'artisans).

C'est là une énumération bien rapide et bien incomplète. Mais elle suffit à nous faire entrevoir le nombre et la variété des formes de marginalité et de déviance définies du point de vue des conventionnels. Et encore n'avons-nous pas encore fait allusion à tous ces marginaux qui le sont pour des raisons d'infirmité physique ou mentale, pour des motifs d'éducation insuffisante, tels les handicapés, les socio-économiquement sous-développés, les vieillards et malades chroniques, les débiles, etc.

Dans notre type de société, le citoyen "normal" est un *homme*, de 18 à 65 ans, en santé, qui travaille ou étudie en vue de travailler et de produire, qui gagne ou aspire à gagner entre 20,000 et 40,000 dollars, se marie, a deux enfants, n'est pas trop militant mais se porte volontaire pour quelques corvées scolaires ou municipales, est *habile en affaires* et *pas trop scrupuleux*, utilise son syndicat à des fins de promotion personnelle . . .

Ni les enfants, ni les vieillards, ni les femmes ne correspondent à ce portrait type.

#### *Les non-citoyens*

Ces trois masses démographiques: enfants, vieillards et femmes, si on les ajoute aux 5 ou 6 millions de déviants énumérés plus haut, nous obligent à admettre que le "normal" n'est le "modal". Notre normal est une abstraction, une construction qui obéit à des impératifs économi-

ques. Les normaux idéaux se retrouvent peu nombreux avec leurs privilèges de citoyens de plein droit portant la responsabilité financière de quelque 20,000,000 de Canadiens. C'est comme dans la cité grecque où les esclaves étaient bien plus nombreux que les hommes libres et les citoyens, et où les femmes n'accédaient pas à la citoyenneté. On a souvent vanté ce modèle de démocratie sans dire que n'y participait qu'une bien petite portion des Athéniens.

### CONCLUSION

Certains d'entre vous croient que je devrai terminer cet exposé par un appel à la tolérance, à l'acceptation des déviants dans le corpus social et parmi les citoyens de plein droit, à la compréhension des différences . . .

Certes, un climat de tolérance constituerait un progrès dans ce pays où les peines d'emprisonnement sont parmi les plus nombreuses — proportionnellement à la population — et les plus longues — parmi les sociétés avancées.

Mais ce n'est pas par la tolérance qu'il faut commencer: c'est par la modestie. Les citoyens normaux que nous sommes sont, en effet, bien mal engagés. S'ils ne sont pas en rupture de ban avec les moyens socialement admis, ils sont asservis à la réalisation d'entreprises humaines qui n'ont rien de noble. Les citoyens de plein droit que nous sommes ont des engagements serviles et des attitudes serviles, d'ailleurs souvent nourries par l'incompréhension des desseins mercantiles qui nous sont imposés. Plusieurs de ceux que nous étiquetons "marginiaux" ont pris leur distance par rapport à la machine à produire et à consommer que représente notre société. Leur cheminement

peut être difficile, il est facilement récupérable, mais il a le mérite de s'inscrire à l'enseigne d'une plus grande liberté, d'une plus grande autonomie que le nôtre. De plus, nous des professions humaines qui représentons la pointe éclairée de cet ensemble "normal", nous avons mal rempli nos rôles de critiques sociaux. Nous avons trop souvent été les apologues de l'adaptation et pas assez souvent de la liberté. Nous avons trop invité au succès selon les critères de consommation et pas assez à la fantaisie créatrice.

La tolérance est une vertu trop noble: elle suppose, chez celui qui la pratique, la conviction qu'il est lui dans le droit chemin. Elle connote une certaine dose de "self righteousness" à partir de laquelle on *condescend* à laisser vivre aux autres leur maginalité et leur déviance.

Le temps n'est pas à la tolérance condescendante mais à l'humilité, et à une rigoureuse critique de notre engagement, dans une société dont les chefs nationaux ne sont que les relais de puissances économiques et dont les desseins n'ont rien de noble, de moral, de social. Certains marginaux qui réussissent à échapper à cette vaste entreprise mercantile auraient des leçons à nous donner . . . avant d'être eux-mêmes récupérés par cette machine dévorante.

Ce n'est pas tant d'amener vos clients à regarder en eux-mêmes pour y trouver la source de leurs difficultés et hésitations, qui importe. C'est tout le milieu, toute l'organisation sociale qu'il faut regarder avec eux, changer avec leur aide. Il est grand temps que nos professions humaines s'interrogent sur la tendance qu'elles ont eue à placer dans l'individu, dans sa pathologie individuelle, la source des malaises, plutôt que dans le contexte social global.